

À la une

L'homme était tapi derrière une épaisse haie de buis, tel un fauve traquant sa proie. Depuis pas mal de temps déjà, toute son intelligence, son ingéniosité lui servaient à mettre au point des plans d'attaque. Il se voulait foudroyant, implacable, et surtout insaisissable.

Il n'avait que mépris pour la gent féminine. Après de longs jours de prudence, d'attente impatiente, il venait de repartir en chasse.

Le souffle court, il guettait. Le soleil du matin le gênait un peu. Il préférait les brumes de son pays ou l'isolement qu'offre un jour de pluie drue. Il n'aimait pas la lumière et les chants d'oiseaux. Ni les fleurs ni l'odeur des cuisines, mélange de graisse chaude, de café, de pâtisseries. Son regard se porta sur les toits de l'hôtel, sur le muret entourant la terrasse. L'élégant établissement abritait les derniers touristes de la saison estivale. Il eut un geste d'agacement.

Au même instant, une cliente attablée sous la treille couverte de rosiers grimpants releva la tête. Il crut qu'elle avait perçu sa présence. Mais non, elle reprit la lente dégustation de son thé. Il haussa les épaules, se désintéressant de cette femme entre deux âges.

Enfin, il la vit : une jeune serveuse blonde qui semblait danser d'une table à l'autre. La jupe noire qu'elle portait moulait ses cuisses, le corsage blanc mettait en valeur une poitrine provocante. Ce corps de femme l'agressait ! Il serra les poings. Il l'épiait depuis plusieurs jours. Elle terminerait bientôt son service. Il le savait. Il recula lentement. Son sang cognait à ses tempes. Il avait chaud. Très chaud. L'instant exaltant de l'exécution approchait.

Diane Beaufort, qui venait de siroter une dernière tasse de thé, observait discrètement les allées et venues de Julianne, la plus jeune des employées de l'hôtellerie, qui déambulait entre les tables de la terrasse d'une démarche légère. C'était un plaisir de la regarder. Ses gestes gracieux lui donnaient une sorte d'élégance, assortie à la fraîcheur matinale. Elle s'approcha :

« Vous avez terminé, madame? » demanda-t-elle en étudiant ce qui restait du petit-déjeuner de Diane.

Son anglais était coloré par l'accent écossais, ce qui le rendait encore plus charmant.

« Laissez, laissez! fit Diane, tout sourire. Il fait si bon que je prends mon temps. Pour une fois qu'il ne pleut pas...

— Vous avez raison! répondit la jeune fille. Chez nous, il faut profiter du soleil quand il est là. »

Un coup de vent soudain agita les branches de la haie et la vigne vierge qui recouvrait la façade du bâtiment principal. Julianne s'éloigna. Diane leva le nez et vit, à l'ouest, une cohorte de nuages, des cumulonimbus. Elle reposa sa tasse.

« Si Jenny avait vécu, elle aurait peut-être ressemblé à Julianne! » se dit-elle, avec au cœur ce pincement douloureux qu'elle connaissait bien.

Journaliste en congé sabbatique, Diane Beaufort était arrivée dans les Highlands depuis une semaine, après avoir quitté son Québec natal pour quinze jours de vacances absolues. C'était le terme qu'elle avait utilisé, afin de se convaincre elle-même qu'il lui faudrait se reposer au maximum. Après avoir atterri à Édimbourg, elle avait choisi sur la foi d'un site Internet cet établissement de qualité situé entre l'ancienne capitale du pays, Perth, et la petite ville de Greenfield. C'était en quelque sorte un lieu stratégique, à proximité du célèbre Loch Ness.

Le personnel, notamment Julianne, savait qu'elle était dans la région pour commencer un roman historique ayant l'Écosse médiévale pour cadre.

Quand elle avait annoncé ses projets à ses amis et col-

lègues, Diane avait subi quelques plaisanteries sur le Loch Ness et son fameux monstre :

« Diane, avoue que tu lâches tout pour traquer le terrible Nessie¹!

– Surtout, si tu le croises, le monstre, dis-lui bonjour de notre part, les Québécois! »

Diane préférait en rire. À cinquante-cinq ans, dotée d'un esprit aventureux et curieux, elle était toujours avide de mouvement. Ce trait de caractère l'avait d'ailleurs poussée, dans sa jeunesse, à intégrer la police criminelle. Cela n'avait pas été une décision facile, mais elle croyait, à l'époque, prendre la voie de la justice, assortie d'une assurance contre la monotonie qu'elle détestait.

Mais il y avait eu cet accroc dans son existence trépidante. Bien notée par ses supérieurs, Diane était de toutes les missions et on lui reprochait parfois son zèle. Cela lui avait coûté cher, très cher. Ses pensées revinrent à Julianne, dont le rire résonnait deux tables plus loin, avant de s'attacher à nouveau au souvenir de Jenny.

« C'était sans doute ma seule chance d'être mère! » pensait-elle encore, mordillant le bout de son crayon.

Diane regrettait soudain d'être venue en Écosse. La veille, elle s'était promenée dans la campagne, mais ces sombres collines, que les bruyères roses ne parvenaient pas à égayer, avaient distillé en elle une dangereuse mélancolie.

D'un geste machinal, elle toucha l'une de ses joues. Elle se savait toujours séduisante et d'allure assez jeune, mais se dessinaient quelques rides qu'elle acceptait sans enthousiasme. Pourtant le temps l'épargnait. Elle gardait des traits harmonieux que mettait en valeur une chevelure d'un brun roux, coupée court, en dégradé. Son visage fin était animé par un regard vif, d'un noir velouté, où se devinait une intelligence teintée de lucidité.

1. Le monstre du Loch Ness, souvent surnommé Nessie, aurait été aperçu pour la première fois au VII^e siècle par un moine.

Il y avait cependant des jours où la tristesse prenait le dessus. En Écosse, le silence, la solitude l'avaient assaillie. Ils faisaient renaître des souvenirs amers.

«Bilan de ma vie! songea-t-elle. Qu'est-ce que je fais ici? Je déprime, loin de mes racines... Je n'ai pas connu le grand amour. J'ai bossé dur, pour me retrouver seule! J'aurais dû rester flic, et prendre une balle perdue. Plus de problèmes dans ce cas-là.»

Elle se revit après «l'épreuve Jenny», comme elle appelait cet épisode noir. Renonçant à devenir inspecteur de police, elle avait réussi, grâce à des relations, à entrer dans la presse. Là encore, son énergie avait fait merveille. Elle avait gagné ses galons de reporter sans frontières. Trois fois, Diane avait débarqué, cachant son anxiété, dans des pays en guerre. Un jour, l'écoeurement – trop de sang, trop de cadavres, trop de violence incompréhensible – l'avait saisie à la gorge. Depuis elle avait choisi, pour s'exprimer, les colonnes d'un magazine féminin. Elle voulait maintenant écrire un livre. Cela lui avait semblé facile, évident, mais à présent, le doute s'installait.

Julianne, qui l'observait discrètement, revint la voir.

«Je vous apporte le journal, madame! Vous pouvez rester sur la terrasse. Je vous débarrasse.»

Diane ne put s'empêcher de suivre la jeune serveuse des yeux tandis qu'elle garnissait son plateau.

«Cette fille est vraiment jolie! pensa-t-elle. Et tellement aimable.»

Ouvrant le quotidien local plié en deux, elle dit gentiment:

«Merci, Julianne! Alors, vous avez bientôt fini votre service?»

– Oui, je rentre chez moi. Ma mère m'attend pour mettre des confitures en pots. Au revoir, madame...»

Diane fit un petit signe de tête, étouffant de son mieux le sentiment de jalousie qui montait en elle. Elle eut une vision peut-être idyllique, d'une grande cuisine rustique, dallage rouge et meubles en chêne, dans laquelle Julianne et une femme à l'air épanoui s'affairaient autour d'un chaudron de cuivre. Elle sentait presque la fragrance délicate du

sucré chaud, des fruits en marmelade tiède. À peine avait-elle imaginé la scène qu'elle se mit à la place de la mère, pour créer une Jenny de vingt-deux ans, aux yeux bleus, aux cheveux brun-roux.

« Mais qu'est-ce que j'ai ce matin! se reprocha-t-elle. Je me fais du mal pour rien. Un bébé mort, voilà ce qu'était ma fille... Un petit corps inerte, tout pâle. Allons, toujours cette vieille culpabilité. La ronde des "si"! Si je n'avais pas été désignée pour cette enquête, si ce sale type ne m'avait pas foncé dessus avec sa voiture, je n'aurais pas accouché dans ces conditions pénibles. Et si j'avais été une femme moins indépendante, moins têtue, le père de mon enfant serait peut-être resté avec moi... Je pourrais continuer comme ça des heures. Les dés sont jetés depuis longtemps. À quoi bon ressasser ses échecs! »

Jamais elle ne s'était autant apitoyée sur son sort. Elle suivit du regard la silhouette de Julianne qui entra dans le hall de l'hôtellerie. Dans trois minutes environ, la serveuse ressortirait après avoir ôté son tablier blanc.

Comme Diane s'y attendait, Julianne réapparut au bout de trois minutes. Elle traversa la terrasse de son pas alerte. Ses boucles blondes captaient le soleil. Elle salua Diane d'un sourire, d'un au revoir silencieux. Son dernier sourire, son dernier au revoir. Mais ceci, la journaliste ne pouvait s'en douter.

*

Diane hésitait à monter dans sa chambre. Elle tenait toujours le journal. Pressée de s'occuper l'esprit, elle l'ouvrit enfin. C'était son univers, ces feuilles un peu souples, qui dégageaient encore une vague odeur d'encre.

La troisième page eut raison de son spleen. Un article attira son attention. Il annonçait: « Toujours aucune piste du tueur. » Diane parcourut les colonnes. La région était le théâtre de crimes inexpliqués. Un pêcheur avait découvert le corps d'une jeune femme égorgée près des ruines de l'Urquhart Castle, trois mois plus tôt. Et, récemment, une femme avait été retrouvée écrasée par un train dans la vallée

de la Tay, mais après avoir été, elle aussi, égorgée. C'est ce qu'avait conclu la police scientifique. Le meurtrier avait écrit une injure sur le front de ses malheureuses victimes.

«Eh bien! Quelle horreur! Moi qui croyais séjourner dans un coin paisible!» se dit Diane. Son regard balaya le décor qui l'entourait. Il se posa un instant sur le bosquet qui protégeait la terrasse du vent.

Diane se leva à regret et regagna sa chambre située au premier étage. Elle était partagée entre l'attrait qu'exerçait toujours sur elle des faits divers à sensation et la compassion naturelle qu'inspirait les morts violentes. En montant l'escalier, ses pensées se bouscuaient encore.

Elle ouvrit grand une des fenêtres qui donnaient sur le parc. Un magnifique magnolia étalait ses feuilles vernissées, d'un vert brun. Quelques fleurs blanches subsistaient malgré l'approche de l'automne. Diane vouait déjà à l'arbre une sorte d'affection, comme si un ami se dressait là, pour lui rappeler la douceur de la nature apprivoisée.

«Hum... soupira-t-elle. Je me demande jusqu'où il faut aller pour ne pas se heurter à la violence, au chagrin. Même dans ce pays, domaine des moutons et des fantômes, un criminel se promène en liberté. Ce salaud devrait être sous les verrous. Ce doit être un tueur du genre rusé et prudent!»

Diane chassa ce constat amer d'un mouvement de tête, puis elle remit un peu d'ordre dans ses cheveux. Ensuite, nerveuse, elle s'installa à la petite table qui trônait entre deux fenêtres et se mit à écrire. C'était une de ses manies. En couchant ses idées et ses sentiments sur les pages d'un cahier, elle avait l'impression de garder les commandes de sa propre existence. Cela lui était devenu indispensable.

*

Après le repas de midi, Diane se plongea dans la lecture d'un roman historique, *La Bataille de Culloden*, qui évoquait la fin de la révolte de l'Écosse contre l'Angleterre. Un ouvrage haut en couleur qu'elle avait commencé la veille de

son départ. Prête à s'envoler pour les Highlands, elle pensait ainsi se mettre dans l'ambiance écossaise...

Ce séjour en Europe lui avait paru idéal pour se retrouver et échafauder la trame d'un roman. Son médecin avait diagnostiqué un état de fatigue générale. La connaissant bien, il lui avait conseillé le repos et la détente. Très vite prise par l'histoire, elle dévora d'un trait plusieurs chapitres. Ce furent de grands cris montant du hall de réception qui l'arrachèrent à son livre. Il était plus de seize heures.

« Qu'est-ce qui se passe? Vraiment, madame Finlay aurait dû chanter de l'opéra... Quelle voix! »

Diane tendit l'oreille. La rumeur de plusieurs conversations mêlées parvenait jusqu'à elle. Quelqu'un descendait l'escalier en courant. Elle crut percevoir des sanglots.

« Bien! Autant aller me renseigner! Le personnel a l'air en effervescence. »

Elle sortit de sa chambre. À peine parvenue en bas des marches, elle vit un attroupement. Le cuisinier, le commis, les serveuses, les femmes de chambre se tenaient alignés dans le hall. Tous avaient des mines déconfites. Une fille sanglotait, les yeux rouges. La directrice de l'hôtel, madame Finlay, suffoquait presque tant son souffle était court. Deux hommes, sanglés dans des imperméables, paraissaient attendre le retour du calme.

Personne ne lui prêtait attention. Diane parlait couramment anglais. Elle put comprendre des bribes de phrases. Certes, il y avait l'accent écossais, mais il ne constituait pas un obstacle insurmontable.

« Cette pauvre Julianne!

– On l'a tuée... quelle horreur!

– Pas loin d'ici, en plus. Sur la route de Greenfield, sous le pont. Ces messieurs sont de la police. Ils veulent nous interroger... »

Diane, la bouche sèche, toussota. Madame Finlay, forte femme aux cheveux gris coupés très court, se tourna vers elle.

« Madame! s'écria Diane. Dites-moi que ce n'est pas vrai! Il s'agit de Julianne, n'est-ce pas? Elle a été assassinée?

– Hélas! Je viens d'apprendre la nouvelle. Un homme a

découvert son corps tout près d'ici, sous le pont. Le constable de Greenfield a prévenu sa mère, puis la police. C'est terrible. Ces messieurs de la police veulent vérifier l'emploi du temps de tous mes clients!»

Elle roulait des yeux réprobateurs en direction des deux inspecteurs qui commençaient à interroger le personnel. L'esprit en déroute, Diane devina cependant que madame Finlay, en bonne commerçante, s'inquiétait déjà des conséquences du crime pour son établissement.

«C'est épouvantable! ajouta celle-ci tout bas. Julianne ne travaillait pas ici depuis longtemps, mais c'était une chic fille. Je suis très affligée.

– Dites-moi ce que vous savez! insista Diane. Je suis journaliste, j'ai l'habitude.»

Elle se dominait pour ne pas trembler. Julianne... Elle la revoyait en train de lui dire au revoir, avec ce sourire léger, si doux. Blonde dans le soleil, déjà condamnée.

Madame Finlay, pour montrer sa bonne foi, lui répondit, sur le ton de la confiance :

«D'après les premières constatations, Julianne a été égorgée, mais il n'y a pas eu viol. Ces jeunesses aussi! On ne sait pas qui elles fréquentent. Je choisis des serveuses qui ont une bonne réputation, mais, une fois sorties de chez moi, comment savoir ce qu'elles font! Quand j'étais jeune, aucun homme ne m'aurait approchée. Je me méfiais, moi!»

Diane ferma les yeux une seconde, le temps de contenir la colère qui grondait en elle avec la force d'une tempête. Autant d'indifférence, de manque de compassion à l'égard de la jeune fille tuée quelques heures plus tôt la rendaient furieuse. Les mâchoires crispées, elle chuchota d'un ton dur :

«À ma connaissance, Julianne rentrait chez sa mère pour mettre des confitures en pots! Elle n'avait pas l'air d'une fille aux mœurs légères. Sûrement, son tort était d'être aussi jolie. Ce n'est pas donné à tout le monde!»

La pique était lancée. Madame Finlay comprit-elle l'allusion? En tout cas, douchée par la voix glaciale de sa cliente, elle n'osa pas répondre. Après l'agitation presque hystérique

qui avait intrigué Diane, un silence pesant régnait dans la salle et le hall. Un inspecteur s'approcha et demanda :

« Qui est madame Beaufort?

– C'est moi! » répliqua Diane.

L'homme, moustache blonde et regard vert, fit un petit signe de tête qui pouvait passer pour un salut et l'entraîna à l'écart. Il avait une cinquantaine d'années et les traits marqués par une sorte de lassitude.

« Inspecteur Doris, de Scotland Yard. Madame, d'après les déclarations d'une de ses collègues, Julianne Reeves vous aurait parlé ce matin, sur la terrasse. Est-ce qu'elle vous a dit quelque chose de particulier?

– Non... elle m'a apporté le journal. Elle avait hâte de s'en aller. Sa mère l'attendait. J'aimais bien Julianne... Elle était si charmante, si gentille. Pauvre gosse! »

Diane dévisagea le policier. Il n'avait presque pas de lèvres sous sa moustache qui, en fait, virait au gris.

« Vous n'avez rien remarqué de spécial? demanda encore Doris. Quelqu'un qui l'aurait abordée devant l'hôtel?

– Non, je lisais... ce fameux journal! soupira Diane. À propos, ce n'est pas le premier meurtre dans la région... Il y a déjà eu deux victimes, n'est-ce pas? Des femmes aussi...

– Les enquêtes sont en cours. Excusez-moi. »

L'inspecteur la laissa en plan. Diane ne s'en formalisa pas.

« Ce flic me paraît dépassé par les événements! se dit-elle. J'aurais pu lui dire que j'ai fait le même boulot que lui il y a vingt ans mais, à mon avis, il s'en fiche! J'ai dû lui paraître trop curieuse... tant pis! »

Tout près d'elle, quelqu'un pleurait à chaudes larmes. C'était le commis de cuisine, tout de blanc vêtu, sa toque sur la tête.

« Vous connaissiez bien Julianne? »

Elle posa la main sur le bras du jeune homme.

« C'était une cousine! bredouilla celui-ci. Je lui avais trouvé cette place... Si je tenais l'ordure qui a fait ça! »

Il releva la tête, s'essuya les yeux. Sans rien ajouter, il rejoignit le groupe des serveuses.

Diane aurait voulu en savoir plus. Mais il lui faudrait de la patience pour obtenir quelques confidences, ici et là.

« À quoi bon, de toute façon! se dit-elle. Je suis une étrangère pour ces gens. Personne n'acceptera de me parler franchement. »

Cependant, elle s'attarda, avide de saisir chaque détail de la scène qui se jouait dans le vaste hall. Tout la fascinait, de l'expression du cuisinier aux mimiques de madame Finlay tandis qu'elle répondait très bas aux inspecteurs.

« Après tout, se dit-elle, je ne gêne pas. J'aimerais bien voir comment travaille la police écossaise! »

Une femme de chambre qui retournait dans l'arrière-salle lui souffla :

« Je suis sûre que c'est le même type qui a tué ces deux autres femmes, celles dont on parle dans le journal. Moi, je vais demander à mon fiancé de venir me chercher le soir. Je n'ai pas envie de finir comme Julianne. Ce fou ne va pas en rester là! Je vous le dis, moi! Il y aura encore des victimes...

— J'espère que non! » protesta Diane.

Il y eut au même instant, à l'extérieur, des bruits de moteur, un coup de klaxon. Trois minutes plus tard déboulaient dans la grande pièce une dizaine d'individus armés d'appareils photo, de micros et d'une caméra.

« Je crois que voici la presse! ironisa Diane. Sans doute le seul corps de métier que l'on identifie tout de suite, dans n'importe quel pays. »

Le brouhaha, l'atmosphère de panique qui s'ensuivit avaient de quoi surprendre. Une partie du personnel était encore là et fut prise d'assaut. Madame Finlay se replia derrière son comptoir en bois ouvragé. Diane s'approcha. Elle devait avoir un air froid, car la patronne gémit :

« Vous n'allez pas nous quitter, madame Beaufort? Le calme va revenir. Et puis, en principe, vous ne pouvez pas vous en aller... L'inspecteur Doris considère que le criminel peut être un de mes clients! Il veut relever tous les noms et faire des vérifications d'identité. »

Diane eut un sourire triste.

« C'est normal, je ferais la même chose à sa place. Cela

dit, si vous tremblez pour votre chiffre d'affaires, n'ayez crainte. À mon avis, vous afficherez complet dans vingt-quatre heures... Certains curieux vont débarquer et s'installer chez vous pour flairer l'odeur du sang et de la mort!»

Madame Finlay ouvrit de grands yeux.

«Si je m'attendais à ça! Ah, pauvre Julianne. Il paraît que sa mère s'est évanouie quand elle a appris la nouvelle. Pauvre femme!»

Diane serra les dents. Exprimer sa révolte, sa douleur ne servirait à rien. Un des journalistes avait dû noter l'altération de son visage, car il se rua sur elle en brandissant un micro.

«Vous êtes la mère de la victime? hurla-t-il pour se faire entendre au milieu des exclamations et des questions qui créaient une sorte de bourdonnement confus.

– Non! rétorqua Diane. Je suis une cliente de l'hôtel, c'est tout. Je n'ai rien à dire!»

Il recula un peu. Ses yeux cherchaient quelqu'un de plus intéressant à questionner. Madame Finlay lui parut une proie convenable. Diane décida de remonter dans sa chambre afin d'échapper au bruit, à l'agitation.

Elle s'enferma avec soulagement et se jeta sur son lit.

«Oh! songea-t-elle. Nous sommes sourds et aveugles. Si j'avais pu prévoir ce qui attendait Julianne! J'aurais tellement voulu la protéger.»

Durant ses trois années passées dans la police, à Montréal, Diane avait rarement été confrontée à des meurtres. Une seule fois elle avait travaillé sur un crime à caractère sexuel. Les aveux du coupable lui avaient donné envie de vomir. Elle aurait voulu se battre, pour défendre la veuve et l'orphelin, comme les chevaliers de jadis. Tout son être bouillonnait d'une rage vengeresse. Elle s'imaginait débusquant le tueur. Mais cela n'entraînait plus vraiment dans ses compétences. Elle était étrangère et journaliste. Cependant, il lui vint l'envie de suivre de très près le déroulement de l'enquête.

«Je pourrais quitter l'Écosse, mais pas question. Je dois rester ici, au cœur de la zone à risque! décida-t-elle en redressant la tête. Je n'ai pas peur.»

Elle était sincère. Le courage ne lui avait jamais fait défaut.

Cela lui venait sûrement de ses lointains ancêtres français qui s'étaient embarqués pour le Canada, alors terre d'émigration, pour coloniser des contrées inhabitées où ils avaient dû affronter des Indiens, des ours, et un froid rigoureux.

Dans les veines de Diane coulait un sang vif, celui des aventuriers.

*

CARNET DE DIANE, 4 SEPTEMBRE 2003

Je n'ai pas bien dormi cette nuit, obsédée par la mort de Julianne. Je reviens d'une sinistre promenade. Je suis allée sur le lieu du crime qui se résume à une zone d'herbe, sous le pont de la route de Greenfield. Si près de cet hôtel. Comment se fait-il que personne n'ait rien vu, ni rien entendu? Ce fut sans doute très rapide et très violent. La police avait ceinturé l'emplacement d'un cordon bicolore. Je suis restée plantée là, à fixer le carré de terre où Julianne s'est vidée de son sang. J'ai fait demi-tour, les larmes aux yeux.

D'après madame Finlay, de plus en plus bavarde depuis qu'elle sait que je suis journaliste, Julianne était une fille sérieuse, qui travaillait dur pour payer ses études, l'an prochain à Édimbourg. On ne lui connaissait pas de relation amoureuse. Pourtant, j'ai appris quelque chose d'une des serveuses. Il y avait un mot tracé au feutre rouge sur le front de Julianne: «shut», ce qui signifie «catin», ou « salope »! C'est révoltant. Je ne peux pas me calmer. Ce meurtre odieux me hérise. Le tueur signe son acte de ce mot ignoble. Il ajoute l'insulte à l'horreur. Cela dit, ce genre de détails, quand la presse les dévoile, peuvent pousser un autre malade à passer à l'acte.

J'éprouve à nouveau ce sentiment d'impuissance qui me rendait malade lorsque, gamine, j'étais confrontée à une injustice irréparable.

Changeons de sujet. J'avais raison. L'hôtellerie connaît une affluence de curieux. J'ai tant de fois été témoin de la curiosité morbide qui attire les gens et leur donne l'envie d'approcher l'endroit précis où s'est déroulé un événement tragique. Cependant certains clients ne semblent pas au courant de ce qui se passe dans la région,

comme ce jeune couple que j'ai vu à midi, et qui venait d'arriver. Ils m'ont plu, allez savoir pourquoi!

Ils ont tous deux un physique intéressant. Peut-être que je suis la seule à les avoir remarqués. J'ai toujours aimé observer les autres, les inconnus de préférence. En étudiant leurs gestes, leurs attitudes, je m'amuse à imaginer leur vie, leurs origines, de possibles drames cachés. Mais ces deux-là, ils ont tout l'air de nager dans le bonheur.

La jeune femme est ravissante. Elle est très brune, avec des cheveux ondulés, mi-longs, un teint de porcelaine, un regard d'un bleu limpide. Son compagnon est une vraie force de la nature. Grand, blond, il a des yeux extraordinaires, larges et dorés, bordés de longs cils noirs.

Ils m'ont donné envie de remonter le temps, d'avoir le même âge qu'eux et cette expression de bonheur innocent, de complicité. Chut, Diane! Pense à autre chose. J'ai lu tout ce qui se rapporte à la mort de Julianne dans le journal de ce matin. Ce meurtre abominable a provoqué un grand émoi dans la région!

Moi, j'ai eu mon lot de visions sinistres. Je suis allée sur le terrain pendant la guerre en Yougoslavie. Combien de cauchemars m'ont réveillée, fébrile et en sueur. Je revoyais des corps martyrisés, disloqués, les trottoirs baignés de sang noir. J'entendais les cris de désespoir, les râles de douleur.

*

Diane referma son carnet, puis fit jouer ses doigts un peu crispés. Elle avait l'impression d'être une pile électrique. Ses nerfs survoltés lui rendaient pénible le moindre effort, comme celui de couvrir de ses pattes de mouche les pages blanches de son journal personnel.

« Bien, murmura-t-elle. Autant descendre souper. Je réfléchirai mieux ce soir, dans mon lit. »

Ses pensées revinrent au jeune couple. Elle s'attendait à les voir dans la salle à manger, parmi les autres pensionnaires. Il se trouva qu'ils étaient ses plus proches voisins de table.

« Décidément! songea-t-elle. Je les verrai de plus près. Tant mieux. »

Diane avait le don d'attirer l'attention. Les nouveaux

venus lui lancèrent un coup d'œil intrigué. Sans doute se demandaient-ils qui était cette grande femme à l'élégance décontractée, au visage fin et mobile, seule de surcroît.

Bien avant le dessert, la proximité aidant, Diane avait au moins acquis une certitude qui la laissait stupéfaite : le couple était québécois, comme elle. Quelques bribes de conversation avaient suffi à la renseigner. Elle aurait reconnu entre tous l'accent si particulier de son Québec natal. Il lui fallut tout son savoir-vivre pour ne pas les aborder directement, avec emphase : « Alors, comme ça vous êtes de chez nous ? »

Lorsque le serveur vint lui apporter une part de pudding, Diane rusa. Elle débita une banalité sur la qualité du saumon en papillote, exagérant presque les expressions typiques de chez elle. Ensuite, elle attendit le résultat qui ne tarda guère.

Le grand jeune homme se tourna un peu, avec un sourire d'excuse, pour lui demander, accent compris :

« Pardon, madame, vous êtes québécoise, n'est-ce pas ? »

— Oui... répliqua-t-elle sans rien ajouter.

— Quel hasard, nous aussi, mais vous avez dû le constater. Je parle toujours un peu trop fort et cela gêne Sarah. »

D'un geste de la tête, il désigna la jeune femme qui lui faisait face. Diane arbora son plus beau sourire.

« C'est une étonnante coïncidence ! Je viens en Écosse pour la première fois de ma vie, j'en étais à compter les innombrables moutons et je tombe sur des gens de chez moi. Je me présente, Diane Beaufort, journaliste en grandes vacances. Et ravie de faire votre connaissance. »

Le jeune homme lui tendit la main :

« Jérémie Boislevet ! Et ma femme... Sarah. Nous sommes en voyage de noces.

— Ah ! Très bien ! dit doucement Diane. Ce n'est pas une destination ordinaire, les Highlands. Enfin... pour une lune de miel !

— Nous sommes des originaux ! déclara Jérémie. Amoureux de la nature aussi. Les lacs et la montagne nous auraient manqué si nous étions allés sur une île paradisiaque ! Non, je blague, c'est une idée de mes beaux-parents. Ils ont toujours

rêvé de visiter l'Écosse, mais ils n'en ont pas eu l'occasion. Alors, ils nous ont offert le voyage!

– Moi, cela ne m'aurait pas déplu, Venise ou Paris!» intervint Sarah d'une voix un peu rauque, empreinte de sensualité.

Il y eut quelques secondes d'un silence partagé entre l'embarras et une sorte de gaieté figée. Diane comprit. Elle devait en rester là, la jeune mariée ayant sûrement envie d'intimité, d'un tête-à-tête amoureux. Elle abandonna son pudding, assez dur à avaler, et se leva.

«À demain! chuchota-t-elle. Vous verrez, le petit-déjeuner est excellent: des muffins, de la marmelade d'orange, du thé extra.»

Jérémie allait protester, peut-être la retenir afin de discuter un peu plus longtemps, mais l'expression contrariée de Sarah l'en dissuada. Sa jeune épouse réclamait l'exclusivité de son attention; il n'insista pas.

Diane remonta dans sa chambre assez contente d'elle. Son séjour prenait un tour intéressant. Avide d'étudier ses semblables, elle venait de jeter son dévolu sur ce couple que le plus grand des hasards avait mis sur sa route.

«Un voyage de noces près du Loch Ness! songea-t-elle en se déshabillant. Voilà qui est insolite. Cela dit, je suis bien venue jusqu'ici pour me reposer. Trois Québécois en Écosse, c'est amusant!»

En pyjama de satin noir, ses cheveux mordorés maintenus par un bandeau, Diane se coucha. Un véritable kaléidoscope se mettait en place dans son esprit. Découpés en petits morceaux lumineux, les visages de ces inconnus rencontrés au gré du sort tournoyaient: la malheureuse Julianne, le beau Jérémie au sourire de jeune loup, la mystérieuse Sarah... Même madame Finlay et ses jérémiades avaient leur place dans la ronde.

Diane mit longtemps à s'endormir. Demain, qu'il vente ou qu'il pleuve, elle irait voir de plus près le château médiéval de Highstone. Une brochure qu'elle avait prise à la réception en vantait la beauté et l'intérêt historique. Deux films y avaient été tournés.

5 SEPTEMBRE 2003

Jérémie Boislevont ne fut guère surpris, au petit-déjeuner, du salut discret et amical que lui adressa Diane. En repliant son journal, il lui lança un bonjour retentissant.

« Dommage qu'il ne fasse pas beau! » lui répondit-elle de sa voix grave, bien timbrée, si bien qu'il eut l'impression de recevoir une importante confiance.

Elle lui désigna la fenêtre toute proche.

« D'habitude, ils servent en terrasse. C'est agréable... »

Diane ne put s'empêcher de penser à Julianne, qui ne déambulerait plus entre les tables extérieures de son pas léger. Puis, elle s'interrogea. Jérémie et sa femme savaient-ils qu'un crime venait d'avoir lieu dans la région? Son métier lui avait appris à se fier aux expressions, à la physionomie même des gens. Ainsi Jérémie lui semblait d'un naturel capable de bonté et de compassion. Serait-il aussi serein s'il venait juste d'apprendre la nouvelle?

Pour l'instant, occupé à beurrer sa tranche de pain grillé, il lui murmura :

« On peut bavarder, madame, si vous voulez! »

Diane approuva en silence, intérieurement ravie de la sympathie que lui témoignait Jérémie. Celui-ci, jetant des regards satisfaits autour de lui, poursuivit soudain :

« Alors, vous êtes d'où? Une grande ville, je parie, Montréal ou Québec? Moi, j'ai grandi dans les Laurentides, en pleine nature. Mes parents ont une exploitation agricole, les Terres françaises. »

Ce nom résonna de façon familière aux oreilles de Diane qui fronça les sourcils, un peu surprise.

« Dans ce cas, vous n'êtes pas loin de Chicoutimi, je crois? » avança-t-elle d'un ton perplexe. J'ai entendu ma mère citer ce domaine quand j'étais plus jeune. C'est incroyable: moi, je suis née à Chicoutimi, justement, rue Jacques-Cartier. Mais vous avez raison sur un point, je vis bien à Montréal, depuis une trentaine d'années.

– C’est trop le fun! s’écria Jérémie. Comme ça, vous êtes de Chicoutimi, comme moi. J’ai grandi en pleine campagne, mais je suis allé à la polyvalente là-bas. Alors, je connais bien la ville. Je trouve ça drôle, quand même, de se retrouver en pleine Écosse, quand on est du même coin au Québec. Sarah, mon épouse, est de Sainte-Rose-du-Nord, mais elle a travaillé un an dans une agence de voyages à Chicoutimi, près du Parterre. Maintenant nous habitons chez mes parents, aux Terres françaises, mais nous sommes en ville en une vingtaine de minutes... quand la route est belle! L’hiver, faut être prudent...»

Diane souriait de bon cœur, emportée par la vitalité et la volubilité de Jérémie, qui semblait vouloir tout dire le plus rapidement possible. Elle s’apprêtait à évoquer ses souvenirs d’enfance, comme ces essais de patins à roulettes sur le Parterre, notamment, quand Sarah apparut, ravissante, vêtue de bleu, ce qui faisait ressortir son regard azur. Quelques hommes délaissèrent le fond de leur tasse de café pour l’admirer discrètement.

La jeune femme se contenta d’adresser à Diane un petit salut de la main en chuchotant :

« Bon appétit, madame! »

Mais Jérémie s’empressa d’annoncer à Sarah ce qu’il venait d’apprendre :

« Cette dame est née à Chicoutimi, ma chérie! C’est un sacré hasard, non? »

Beaucoup plus réservée que son mari, Sarah murmura :

« Maman dit toujours que le monde est petit. Elle a raison. En plus, avec l’avion, les distances sont abolies. Et beaucoup de gens visitent l’Écosse... »

Ayant ainsi donné son opinion, Sarah ne regarda plus sa voisine de table, ce qui signifiait, pour toute personne bien élevée, qu’elle ne désirait pas poursuivre la conversation. Diane comprit le message et se consacra à la dégustation de son thé au lait et des brioches qui l’accompagnaient. Jérémie lui fit un petit signe d’excuse avant d’attaquer avec appétit la tartine qu’il avait nappée de miel. Entre deux bouchées, il demanda tout bas à sa femme :

«Alors, Sarah, es-tu heureuse d'être enfin ici, dans les Highlands? L'aventure commence, nous en avons des choses à visiter. Surtout, les châteaux hantés.»

Elle chuchota, embarrassée:

«Parle moins fort, je t'en prie. Bien sûr que je suis contente!»

Mine de rien, Diane les écoutait. Un nom suscita son intérêt. Elle dressa l'oreille:

«Aujourd'hui, nous pourrions aller à Highstone! souffla Sarah. Ce n'est pas très loin, et c'est un monument du Moyen Âge. Tu sais que cette période de l'histoire m'a toujours passionnée. Maman a vu des photos de ce château dans un magazine. Il paraît qu'il a servi de décor pour le cinéma... Elle m'a conseillée de le visiter.»

Jérémie s'empressa de répliquer:

«Si cela te fait plaisir, d'accord!»

La jeune femme lui sourit, satisfaite. Diane n'avait pu s'empêcher de la regarder discrètement. Elle la trouvait deux fois plus jolie une fois déparée de son air boudeur. Elle se dit que cette charmante personne devait avoir du caractère.

La salle à manger se vidait. Sarah et Jérémie se levèrent à leur tour. Comme encombré par son corps d'athlète, le grand jeune homme renversa la corbeille où restaient quelques tranches de pain. En se penchant pour les ramasser, il bouscula la carafe de lait disposée sur la table de Diane.

«Oh, pardon, madame! Je suis désolé. Je suis vraiment maladroit.»

Diane épongea le lait sur la nappe à l'aide de sa serviette.

«Ce n'est rien! protesta-t-elle. Ne vous en faites pas, monsieur... Entre Québécois, on ne va pas se fâcher!»

Jérémie éclata de rire.

«Je passe souvent pour un éléphant dans un magasin de porcelaine! Bien sûr, j'ai plus l'habitude de brasser le foin en plein air que de me faufiler entre les tables. Et ne m'appellez pas monsieur. Je préfère Jérémie.»

*

CARNET DE DIANE, 5 SEPTEMBRE 2003

Je suis dans ma chambre, après ce petit-déjeuner assez mouvementé qui m'a permis de bavarder avec Jérémie, un brave garçon du Saguenay, comme mon père et mon grand-père. Ce jeune homme m'attendrit. Il a sur le visage tant de douceur, de lumière.

Mais une chose m'intrigue. Il avait lu le quotidien régional. Donc, il sait sûrement qu'une des serveuses de l'établissement a été tuée. Il se peut qu'il cache ce meurtre à sa femme. Lui et Sarah sont en voyage de noces, ce n'est pas idéal pour parler de ce genre d'évènement.

À ce sujet, les inspecteurs de Scotland Yard n'ont pas trouvé le moindre suspect parmi les clients de l'hôtel. Aucun individu louche, tous les papiers en règle, moi y compris. Madame Finlay est soulagée, évidemment.

Les obsèques ont lieu demain. Tout le monde au village est révolté. J'aimerais y aller, mais ma présence sera peut-être jugée insolite. Oh, tant pis. Au diable les tergiversations, j'irai!

J'ai décidé, histoire de m'occuper, de chercher quelques renseignements sur les deux autres jeunes femmes qui ont été tuées cette année. Je devrais écrire «égorgées comme Julianne». Je pourrais rendre visite à la rédaction du quotidien, pour jeter un coup d'œil aux anciens numéros. Je ferai le déplacement demain.

Mes jeunes mariés vont visiter Highstone cet après-midi. J'y serai aussi, puisque je l'avais prévu. J'ai l'impression que Sarah n'apprécie guère ma compagnie, mais j'ai le droit d'aller où je veux.

*

Diane posa son stylo, impatiente de découvrir le fameux château de Highstone. Comme son regard se tournait vers la fenêtre entrouverte, elle vit que le ciel s'était encore assombri. Un vent soudain agitait la cime des arbres du parc, quelques mélèzes et des érables au feuillage pourpre.

«Oh non! Pas de pluie, pas de gros vent! Je voulais me faire belle...»

Ce souci de coquetterie la fit sourire. Afin de tuer le

temps, elle inspecta sa garde-robe, constituée essentiellement de vêtements pratiques, bien coupés, et d'une gamme de foulards aux teintes pastel.

«Je me demande qui je veux séduire? plaisanta-t-elle avec une grimace moqueuse. Jérémie ou Sarah?»